

Théodore Ozenne
L'or et l'audace à Toulouse

Marie-Christine Le Saux Leblanc

Théodore Ozenne
L'or et l'audace à Toulouse

Le  Papillon Rouge Éditeur

AVANT-PROPOS

Qui connaît encore Théodore Ozenne ? Qui sait quel homme se cache derrière la plaque qui orne la rue construite en son honneur au début du XX^e siècle, où le visiteur peut lire ses dates de naissance et de mort : 28 février 1814 (Paris), 5 septembre 1895 (Toulouse). L'expression « bienfaiteur de la ville » y apparaît.

Il est aussi remercié pour sa générosité par une plaque commémorative sur l'un des plus beaux hôtels particuliers de la ville, l'hôtel d'Assézat, riche demeure abritant aujourd'hui un musée et le siège de l'Académie des jeux floraux dont il fut membre. En déambulant aux quatre coins de la ville, on croisera un lycée qui porte son nom. Mais quel élève serait capable d'énoncer un fait marquant de sa vie ? En levant le nez bien haut, il peut déchiffrer l'inscription « Banquier, homme d'affaires, mécène... Adjoint au maire, il favorise la formation des jeunes. » En s'éloignant un peu du centre-ville, on remontera les allées Jean Jaurès bordées de quelques immeubles à la façade élégante. Ils portent l'empreinte de l'architecte du XIX^e siècle, Urbain Vitry. Ensuite, on longera le canal après avoir laissé, sur le côté gauche, la gare Matabiau, pour regagner l'avenue de la Gloire. On la grimpera sur environ cinq cents mètres pour pénétrer, enfin, dans le vaste

cimetière qui abrite la tombe, mal entretenue, de notre personnage. Certes, elle dut en impressionner plus d'un lorsqu'elle fut achevée. Elle est dans la partie haute du cimetière, ornée du buste de l'homme généreux. La volonté de lui rendre hommage ne fait aucun doute.

Les événements relatés dans ce récit sont, pour une large part, véridiques, puisés dans la thèse de Paul Féron, *Théodore Ozenne, mécène toulousain*. C'est à cet essai que je me suis référée pour la chronologie et les noms propres.

Son portrait, qui figure sur la page de couverture, montre un homme vêtu d'une veste de costume sombre, avec un insigne à la boutonnière. En dessous il porte une chemise d'un blanc éclatant ornée d'un nœud papillon noir du plus bel effet. Il est photographié de trois quarts face. La lumière éclaire son menton et l'extrémité de son nez droit. Son œil brille d'une lueur expressive et charmeuse. Sur sa joue gauche deux boutons discrets. De cet homme émane rondeur et autorité, un certain mystère également dans le regard et une vague mélancolie. Il est absorbé par une idée, c'est manifeste. Mais laquelle ?

Première partie

S'élancer

*« Prouvons par tous nos actes que l'estime publique
est le meilleur des biens
et vaut mieux que le sourire de la fortune. »*

*Théodore Ozenne
cité in Théodore Ozenne mécène toulousain
de Paul Féron*

En cette nuit du mois de juillet 1826, Théodore ne parvient pas à trouver le sommeil. Son esprit se concentre sur les gouttes de pluie qui ruissellent en résonnant sur le balcon et qui arrosent les bacs de géraniums penchés de guingois, les azalées en pots et les rosiers grimpant le long des tiges de fer. L'orage a éclaté tard dans la soirée. Des éclairs, de plus en plus espacés, zèbrent le ciel. Il en perçoit la lueur fugitive à travers les persiennes. Les rideaux ont été mal tirés de sorte que la clarté de la lune filtre par les interstices et découpe, çà et là, des formes lumineuses et étranges sur les murs. Il les observe et imagine toutes sortes de créatures prêtes à lui sauter dessus dès qu'il sera endormi. Il guette les coups de tonnerre, de plus en plus lointains. Ils ne l'effraient plus.

Il transpire sous les draps mais n'ose pas les retirer. Il a peur de tout... Des éclairs, des bruits de la rue, des cris des hommes ivres, qui déambulent dans la pénombre, butant sur un pavé mal taillé, des cloches de Notre-Dame qui égrènent les quarts d'heure, d'un cheval qui hennit, des chaises déplacées à l'étage en dessous, de la voix brutale de son père oubliant qu'il est temps de se reposer. Tous les bruits sont amplifiés dans la nuit et deviennent inquiétants. Il entend cette voix paternelle qui l'impressionne mais ne comprend pas ce qu'elle dit, elle parle à un homme que

Théodore n'aime pas. Un ivrogne du quartier qui, depuis que sa femme l'a quitté pour un autre, hante la boutique de vins que tient son père, un alcoolique guettant le malheur des autres pour s'en nourrir. L'esprit agité de Théodore attrape des bribes de conversation lorsque les deux larrons parlent de lui. Le commerçant hausse le ton. A-t-il bu lui aussi ? « Que vais-je faire de lui ? Je ne peux plus le garder ! Il n'y a plus personne pour s'en occuper. C'est une charge, c'est un poids mort. Quand il transporte les caisses de vin, il ne les range jamais au bon endroit. Tout le portrait de sa mère... »

Théodore sent ses poings se serrer, des larmes perler au coin de ses paupières. L'homme à qui il doit entière obéissance ne sait parler que d'une chose, le vin. Toujours occupé à le livrer ou à le vanter, à se plier en quatre pour satisfaire les connaisseurs venus goûter à son chinon *exceptionnel*, à son gigondas *gouleyant*, à son champagne *pétillant*. Plus rien d'autre n'existe alors, ni sa femme qui dépérit, rongée par des douleurs atroces, ni son fils attiré par l'art et la poésie, ces choses qui ne servent à rien. Il l'entend souvent maugréer dans la cave, pester contre une bouteille mal posée, contre ces Pères de l'Église qui ne savent que causer de la Bible et rien apprendre d'utile, contre les goûts de son fils, contre ces livres qu'il aime tant.

Théodore se bouche les oreilles. Ne plus l'entendre, non, ne plus trembler devant ses éclats de voix, son regard terrible, ses sourcils broussailleux, son poing menaçant. Il murmure une prière. « Donne-nous notre pain quotidien, Pardonne-nous nos offenses... » Les mots passent et repassent dans sa tête. Les images de miséreux qui rôdent autour de leur boutique se pressent dans son esprit : une femme et une ribambelle d'enfants qui traînent dans les rues alentour, sales, pleins de vermine, couverts de